

Le Canada Musical.

VOL 4.]

MONTREAL, 1ER NOVEMBRE 1877.

[No. 7.]

LE PETIT VIOLONEUX.

.o.

I

C'était pendant la moisson; jamais, de mémoire villageoise, on n'avait eu plus magnifique temps pour scier les épis et rentrer les gerbes. Le ciel était d'un bleu transparent et profond. Le soleil resplendissait dans toute sa gloire, et l'air qu'il embrasait était semé d'une poussière de diamants.

Par contre, la chaleur était accablante. Aussi, quand midi sonna le repas, les moissonneurs s'empressèrent-ils de laisser à leurs javelles et de se réfugier sous les grands arbres du verger.

Le couvert était mis sur le gazon, une énorme marmite au milieu, des assiettes à fleurs et des cuillers de bois sur toute la circonférence. Comme sièges des fagots. Un moissonneur prévenant mit une poignée de paille à la place de chacune des moissonneuses.

Et l'on s'assit.

C'était un curieux spectacle, je vous le jure, et plus d'un peintre de genre eut été ravi d'une semblable aubaine. Le verger, un beau verger normand, montait par une pente douce jusqu'au sommet de la colline, et les ombres des vieux pommiers faisaient comme de grosses taches noires sur le tapis d'émeraude qui s'étendait à leurs pieds. Les moissonneurs avaient choisi la plus épaisse de ces ombres, à peine laissait-elle tomber entre les plats quelques rayons de soleil. Si les sièges n'étaient ni moelleux ni commodes, ils permettaient du moins à la fantaisie des convives une liberté toute entière. Ceux-ci étaient à cheval sur leur bourrée, d'autres s'en servaient seulement en guise de dossier, les jambes étendues dans l'herbe.

Durant le premier quart d'heure, personne ne parla, et pour cause. On mangeait, toutes les assiettes à la fois se trouvaient vides, tout le monde souffla. Puis il y eut un murmure d'approbation. Le repas était excellent. On attaqua de nouveau la marmite avec une recrudescence d'enthousiasme. La bouteille de cidre en même temps circulait à la ronde, et les langues commençaient à se délier. Ce fut d'abord une conversation générale. Mais tout-à-coup, s'adressant au doyen des moissonneurs.

—Père Mathurin, s'écria Catherine la Rousse, c'est à vous de donner le dessert on nous racontant une histoire.

—Je ne demande pas mieux, dit le vieux conteur, mais il ne reste pas grand temps avant la reprise du travail, m'est avis qu'il faut commencer tout de suite.

—Commencez donc, père Mathurin, on vous écoute.

Et chacun s'accommoda de son mieux, ceux-ci couchés à plat ventre, ceux-là le menton dans la main, la plupart des moissonneurs la tête renversée sur leurs fagots et les deux bras arrondis en arrière. Presque tous les yeux étaient à demi-clos, quelques-uns ne tardèrent pas à se fermer tout-à-fait, bientôt même il y eut, par-ci par-là, quelques ronflements. Mais le bonhomme Mathurin, par bonheur, avait l'oreille dure.

Il allait toujours.

II

Il y a de cela longtemps, mes amis, nonobstant, quelques-uns d'entre vous pourraient fort bien s'en souvenir, ça ne remonte qu'à ma jeunesse, et mes soixante ans sonneront à la Saint-Martin prochaine.

Parmi les habitants du village, il y avait alors une pauvre veuve surnommée la Bergère, parce que défunt son mari était berger.

La Bergère demeurait là-bas, sur la lisière de la forêt,

près du grand ravin, dans cette mesure aujourd'hui ruinée, qu'on nomme encore la *Hutte au Diable*.

Il fallait être bien misérable pour confier son corps et surtout son âme à un semblable logis. Mais que voulez-vous? la Bergère était sans aucune ressource.

Et puis elle avait à élever un fils.

C'était un drôle d'enfant tout de même que ce petit gars-là, non pas qu'il fut plus laid que les autres, bien au contraire; de beaux et grands yeux bleus, des cheveux bruns, des traits qui le faisaient ressembler au petit saint Jean qui est dans le tableau du maître-autel de l'église, un sourire futé surtout, un air malicieux, mais dans tout cela précisément il y avait quelque chose d'étrange, de sauvage, de diabolique, quoi!

Sa pauvre femme de mère n'avait pu en venir à bout. Elle avait beau lui défendre de vagabonder, et même, au besoin, l'enfermer à la maison, bah! l'enfant sautait par la fenêtre, d'aucuns vont même jusqu'à prétendre qu'il s'en sauvait par le trou de la serrure, et le voilà baguenaudant à travers la forêt, au fond de laquelle il restait souvent des semaines entières sans qu'on ait jamais pu savoir ni où il avait gité ni comment il s'était nourri. Un vrai gamin des bois, un jeune sauvage!

Le rencontrait-on parfois dans les futaines les plus désertes, parmi les roches les plus escarpées, et lui demandait-on ce qu'il faisait là, pensif et recueilli ni plus ni moins qu'au prône.

—Taisez vous, répondait-il d'un air singulier, j'écoute la musique du vent dans les feuilles. ou bien la chanson du ruisseau sur les cailloux.

Et il n'y a pas à dire, là, c'est que c'était vrai, il écoutait.

Les fortes têtes du village commencèrent donc à dire que cet enfant était un idiot, un fou, les autres, et c'était le plus grand nombre, flâraient la sorcellerie. La mère n'habitait-elle pas la *Hutte au Diable*? n'était-il pas tout simple que le diable se fut emparé de l'esprit du fils? On se mit donc à les mal considérer tous les deux, on les éloigna; on les rebuta. Il y eut même des enfants, et c'est la pire espèce, qui prirent l'habitude de leur jeter des pierres quand, par un jour de fête, ils osaient se montrer dans la grande rue du village.

Bref, la Bergère et son petit Nicole s'accoutumèrent petit à petit à vivre à l'écart comme de véritables lépreux.

L'enfant cependant grandissait. La mère Jeanne, c'est ainsi que se nommait la Bergère, voulut lui faire apprendre un métier, ou tout au moins le mettre au travail des champs. Peine perdue! Nico eut-il en apprentissage à la ville, dès le lendemain plus personne! il avait déserté l'atelier. Cherchait-on à l'employer à la fenaison ou au sarclage, ainsi qu'il est de coutume chez nous pour les jeunes garçons qui ne sont pas encore de force à pouvoir davantage, bah! Nicole vous plantait là dans le champ la fourche et la faucille. Et pourquoi, je vous le demande? Toujours pour aller rêvasser on ne sait à quoi, et bâiller aux corneilles.

La mère Jeanne se désespérait alors et pleurait toutes les larmes de ses yeux, mais Nicole lui sautait au cou et l'embrassait à bouche que veux-tu. La Bergère ne tenait pas longtemps rigueur, l'enfant redoublait de caresses, il savait trouver des paroles si matoisées, des sourires si câlins, des gentillesse si triomphantes, que la bonne femme finissait toujours par se remettre en joie, et qu'au demeurant la misérable cabane semblait avoir sa part de bonheur tout aussi bien qu'elle avait sa part de soleil.

—Décidément il faut que ces gens-là aient fait un pacte avec le diable! disaient les esprits chagrins du village, ils n'ont pas un sou vaillant et les voilà plus gais que nous.